Xavière Gauthier

L'insoumise



biographie romancée de Louise Michel

MANYA

823 1388114

03/41

L'INSOUMISE

8°Y2
108524

DU MÊME AUTEUR

Surréalisme et sexualité, Collection Idées, *Gallimard*
Rose saignée, *Des femmes*
Les parleuses, en collaboration avec Marguerite Duras, *Minuit*
L'étrange métamorphose d'Anaïs, *Garance*
La Hague, ma terre violentée, *Mercure de France*
Le lit-clos, et autres récits d'amour, *Belfond*

XAVIÈRE GAUTHIER

L'INSOUMISE

BIOGRAPHIE ROMANCÉE DE LOUISE MICHEL

MANYA

DL-13031992-07777

© Éditions MANYA, 1990
31, rue Chaptal
92 300 Levallois-Perret
ISBN 2-87896-009-2



Je dédie ce livre à ma mère et à mon père (né à Levallois-Perret).

Je remercie Daniel Enguehard pour la force tranquille et continue de son appui pendant toute la rédaction de cet ouvrage et Simone Wion pour son attentive relecture.

X.G.

PRÉFACE

Louise Michel a, réellement, écrit ses *Mémoires*. Pourquoi, alors, ai-je voulu les réécrire?

Outre qu'ils s'arrêtent vingt ans avant sa mort, ils sont incroyablement embrouillés, confus, a-chronologiques; dans une même page – voire dans un même paragraphe – Louise Michel évoque des événements qui se sont produits à trente-cinq ans et à 20 000 kilomètres de distance... elle y parle de gens dont on ne sait absolument pas qui ils sont; elle répète de nombreuses fois la même chose, omettant d'un coup deux ou cinq années de sa vie.

Bref, ses *Mémoires* sont obscurs pour la raison – encore que lumineux pour la sensibilité. On ressent une émotion intense, on pressent une grande justesse de pensée; mais on a envie d'en savoir plus. Il m'a fallu la lecture de toutes ses biographies, des écrits de témoins de sa vie, des ouvrages des historiens de la Commune, de ses nombreuses lettres inédites, pour comprendre, à peu près, ce à quoi elle fait allusion, pour colmater les brèches. Encore certains points me restent-ils mystérieux; ils le resteront au lecteur. Il me semble que c'est bien ainsi, car ce qui résiste à l'analyse, c'est l'épaisseur et le mouvement d'un être vivant.

Je n'ai donc fait, très modestement, que remettre un peu d'ordre dans ses *Mémoires*, aimant Louise et

l'approchant de plus en plus pour pouvoir la suivre pas à pas. J'ai pu placer en pleine lumière ce qu'on devine dans ses écrits : son intelligence multiforme, sa générosité fabuleuse allant jusqu'à la naïveté, sa culture exceptionnelle (surtout chez une femme du siècle dernier), sa force rayonnante. Ce qui n'appartient qu'à elle.

Je lui ai laissé la parole, autant que j'ai pu, respectant, recopiant, ses phrases, ses effets de style, sa passion convaincante, ses métaphores enfiévrées. Je ne suis intervenue que là où sa modestie ou sa mémoire défaillante laissaient des creux, ou bien là où il fallait un peu plus de recul historique.

Aussi, ses *Mémoires* sont une œuvre de propagande. Elle veut montrer, à travers elle, comment on en arrive – presque nécessairement – à la grande Révolution de l'anarchie. Pour convaincre – et en toute sincérité – elle doit apparaître comme la femme d'UNE idée. Or, lorsqu'on lit, par exemple, sa volumineuse correspondance, on aperçoit, au-delà de l'image d'Épinal de l'égérie de la révolution (ce qu'elle a été indéniablement), une personne beaucoup plus complexe, beaucoup plus riche et, parfois, tout à fait contradictoire. Ainsi, ses interminables lettres à Hugo sont-elles autant de confessions qui révèlent la mystique chrétienne, amoureuse, désespérée; ses lettres très intimes à l'abbé Folly la montrent au bord du gouffre, doutant de tout, plaintive, en pleurs, sans défense et vaincue. Tout cela est vrai et se superpose à l'image de la combattante invincible, infatigable, fougueuse, infaillible, fanatique, qui est vraie aussi.

Et j'ai donné à l'ensemble la forme romanesque. Car seul le roman, à mon sens, peut rendre l'incroyable vérité, l'incroyable mouvement de cette vie qui fut un roman. Vrai.

Certes, les nécessités internes à l'écriture romanesque m'ont parfois amenée à prendre des libertés

avec la réalité historique. Ces entorses, tout à fait exceptionnelles, ne vont jamais à l'encontre de la vraisemblance psychologique, sociologique, politique. Les neuf dixièmes de ce récit respectent fidèlement la pensée, les péripéties, l'essentiel de la vie de cette grande femme. Je lui ai même laissé ses zones d'ombre, ses pudeurs, ses contradictions inhérentes à tout être de chair.

Je n'ai fait que me glisser derrière elle, je l'ai écoutée, admirative, agacée ou bouleversée, comme des dizaines de milliers de personnes l'ont fait de son vivant. J'espère – ayant écrit ce livre avec elle – lui redonner toute l'aura qu'elle mérite.

X.G.

« J'avoue qu'il y aura du sentiment; nous autres, femmes, nous n'avons pas la prétention d'arracher le cœur de nos poitrines. »

Louise Michel

I

Aujourd'hui, 16 mai 1904, j'ai rédigé mon testament. Il était temps : dans quelques jours, j'aurai soixante-quatorze ans. Dix fois, je me suis proposée à la mort, dix fois, elle m'a refusée.

Quand j'étais jeune fille, je croyais, comme beaucoup de poètes, que je mourrais à vingt ans. Puis, j'ai voulu assassiner Napoléon III, on m'aurait bien sûr guillotinée. Pendant la Commune, j'ai décidé de vider de son sang ce monstre de Thiers ; je voulais donner ma vie ; si on m'avait laissée faire, la vie de dizaines de milliers de personnes eût sans doute été épargnée. Dans les combats, je me suis exposée sans cesse au danger ; je n'ai même pas été blessée ; juste une éraflure au poignet... J'ai nargué les bourreaux versaillais qui me mettaient en joue. J'ai défié les membres du conseil de guerre, réclamé la mort à grands cris : ils ont refusé et m'ont déportée. Là-bas, en Nouvelle-Calédonie, quand tous mes compagnons de lutte me disaient que les sauvages allaient me tuer à la hache et me manger... j'ai aidé mes amis canaques à se soulever. Ils pleuraient de peine quand je suis partie, et moi aussi. A mon retour en France, on a essayé de m'empoisonner, de faire dérailler mon train, un Breton m'a tiré une balle dans la tête – je l'ai toujours, là, derrière l'oreille, ça me fait mal quelquefois, je préfère ne pas

en parler – et, l'an dernier, j'ai failli mourir de pneumonie à Toulon.

Eh bien, je suis toujours là. Je suis une vieille femme, usée, fatiguée, malade, mais je suis toujours là, dans mon petit appartement 89, rue Victor-Hugo (mon cher Hugo!) à Levallois-Perret. Mes chats sont partout : près du feu, sur mon lit, dans ma corbeille à ouvrage, allongés sur les touches de mon vieux piano de noyer. Il y en a trente-cinq, je crois. Ça ne sent pas très bon, je sais, mes amis se plaignent. D'autant que j'ai aussi trois chiens; je n'ai pas toujours le temps de les promener. Mais, c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher de recueillir ces pauvres bêtes qu'on veut jeter à la rivière... Je viens d'écrire au pharmacien, il faut qu'il me donne quelque chose pour ma grosse Finette qui ne parvient pas à faire ses petits. Ça me fait de la peine de la voir souffrir, je l'ai ramenée de Nouvelle-Calédonie dans une cage à perroquet et je ne veux pas la voir mourir avant moi.

En effet, je n'ai plus longtemps à vivre, je le sens. Je suis née en 1830, un beau mois de mai, comme en ce moment. Avec tout ce que j'ai vécu, la guerre, la Révolution, (la mer des révolutions nous emportera dans sa crue!) la déportation, les prisons, l'exil et des centaines de voyages pour faire lever la révolte, il me semble que j'ai droit au repos.

J'ai le droit d'aller retrouver sous la terre ceux qui sont partis avant moi : Marie Ferré, mon amie bien-aimée qui repose tout près d'ici, au cimetière de Levallois, dans le même caveau que son frère. Théophile Ferré, que j'ai aimé comme on aime la Révolution, car il en était l'incarnation; il est tombé en héros au poteau d'exécution versaillais. Victor Hugo, que j'ai aimé comme on aime Dieu. Blanqui, que j'appellerais mon maître à penser, si je n'avais fait mienne sa maxime : « Ni dieu, ni maître ». Et ma mère, ma mère adorée, ma pauvre mère que j'ai chérie plus que tout.

Ce soir, je suis là, devant ma tasse de café; j'en ai préparé une bouteille entière. Mon ami Rochefort, toujours bien intentionné, m'a mis sur les épaules un châle de dentelle à fleurs, beaucoup trop beau pour moi; je le donnerai demain à la première personne qui en aura besoin. Je suis là et j'ai décidé de raconter ma vie.

On me l'a très souvent demandé, on m'en a suppliée. Toujours, j'éprouvais à parler de moi une répugnance pareille à celle qu'on éprouverait à se déshabiller en public. Aujourd'hui, malgré ce sentiment puéril et bizarre, j'ai décidé de tout dire; je suis déjà dans la mort.

Puis, ne faut-il pas rétablir un peu de vérité? Au conseil de guerre, on a dit que j'étais « une louve avide de sang », que je m'étais livrée à des « machinations infernales ». Les Anglais, chez qui j'ai longtemps habité, m'appelaient « the good woman », mais aussi « la femme noire ». Jean Jaurès m'a surnommée « la sœur de charité laïque » (mais vous alors, Monsieur Jaurès, vous auriez pu être curé!). On m'a traitée de « furie massacreuse et féroce ». Verlaine a écrit : « Louise Michel est très bien ». Quant à Victor Hugo, il a vu en moi « resplendir l'ange à travers la méduse ».

Eh bien, tout cela est très exagéré. Allons mes amis, je suis capable de tout, amour et haine; ne me faites pas meilleure que je ne suis (et que vous ne l'êtes)! Je ne suis pas si haute que vous le disiez, Hugo, ni si infâme que le proclamaient mes vainqueurs – la révolte seule est haute, elle est géante. Qui donc, voyant au loin l'aurore rouge se lever, ne jetterait, pour y courir plus vite, sa vie comme un haillon?

Cette vie, ma vie, est pleine de souvenirs poignants. Je ne veux pas que mes mémoires soient trop imprégnées de tristesse. Pourquoi s'attendrir sur soi-même au milieu des douleurs générales? Pourquoi s'arrêter sur une goutte d'eau? Regardons l'océan!

En Calédonie, par les cyclones, quand le ciel et la terre étaient une seule nuit, quand les flots râlaient comme des poitrines humaines lançant, furieux, leurs griffes blanches d'écume, sous les hurlements du vent, je me sentais vivre au fond des temps dans les éléments déchaînés.

Par les tourmentes révolutionnaires, la sensation est semblable, sauf que l'attirance est en avant. Livrons-nous donc au cyclone qui ouvrira l'avenir à l'humanité nouvelle.

J'ai beaucoup vécu, j'ai vu beaucoup d'horreurs, mais je n'ai pas renoncé. Je n'ai pas douté. Jamais. Ferré me disait que j'étais une dévote de la Révolution. C'était vrai. Et ça l'est toujours. Je suis une fanatique de la cause. Je suis vieille mais je jette les dernières forces qui me restent pour la défendre. Il y a quelques mois, j'étais en Algérie, c'était merveilleux, j'y ai retrouvé des Arabes qui avaient été déportés avec moi, en Calédonie. Si, demain, mes compagnons de lutte me demandent d'aller faire une conférence pour soutenir le peuple, n'importe où, j'irai. Pourvu que quelqu'un prenne soin de mes chats, j'irai.

Car voilà, j'aime les bêtes. On m'a souvent accusée de plus de sollicitude pour les bêtes que pour les gens. C'est que tout va ensemble, depuis l'oiseau dont on écrase la couvée jusqu'aux nids humains décimés par la guerre. J'ai pitié de tout ce qui souffre. Et, au fond de ma révolte contre les forts, je trouve, du plus loin qu'il m'en souvienne, l'horreur des tortures infligées aux bêtes.

Oui, tout se tient. Tous les crimes de la force. Les êtres, d'un bout à l'autre du globe (des globes, peut-être!) gémissent dans l'engrenage : partout le fort étrangle le faible. J'ai parfaitement réalisé, auprès des tribus canaques, comment notre prétendue supériorité de Blancs ne se manifeste que par la destruction.

Et j'ai compris, très jeune, que si partout l'homme

souffre dans cette société maudite, nulle douleur n'est comparable à celle de la femme. Esclave est le prolétaire, esclave entre tous est la femme du prolétaire. Pour ma part, camarades, je n'ai pas voulu être le potage de l'homme ni donner d'esclaves aux Césars. Ainsi, j'étais libre de ces entraves familiales pour me consacrer à la lutte.

Je suis une vieille femme. Mais je suis vivante. Et rebelle. Toujours. Rien n'a pu m'abattre.

Malgré toutes les souffrances, malgré toutes les cruautés du pouvoir – qu'il soit maudit ! tout pouvoir est maudit ! –, je conserve de ma vie la sensation d'une flamme intense, d'un ouragan dévastateur et d'un combat acharné. Ma vie, ma passion.

Je mettrai d'abord en scène une image des jours flamboyants de la Commune, des jours où nos ailes se déployaient. Car, c'est vrai, barbare que je suis, j'aime le canon, l'odeur de la poudre, la mitraille dans l'air, mais je suis surtout éprise de la Révolution.

En commençant mon livre, je chante doucement, cette chanson que Jean-Baptiste Clément, notre délégué à nous, gens de Montmartre, a dédiée à l'ambulancière de la dernière barricade :

J'aimerai toujours
Le temps des cerises
C'est de ce temps-là
Que je garde au cœur
Une plaie ouverte.

II

16 mai 1871

La nuit est tombée sur Neuilly, une belle nuit claire, une vraie nuit de printemps. Une femme marche dans les rues. Habillée sans soin d'une longue robe noire maculée de boue et de sang, une grande écharpe rouge enroulée à la taille, un képi de garde national sur ses cheveux sombres qui tombent, mal frisés, sur sa nuque, elle tient dans sa main noircie de poudre une carabine Remington. Elle marche à grandes enjambées.

A cette heure, elle devrait être couchée. Les camarades l'ont suppliée :

– Allez dormir, Louise Michel, vous devez être épuisée. Ça fait trois jours et trois nuits que vous faites le coup de feu ici.

– Je ne sens même pas la fatigue. La Commune est en danger, je reste.

– Rentrez! C'est un ordre, a dit le général Dombrowski. Déjà que je n'aime pas voir une femme traîner ses jupes parmi nous...

Alors, Louise a obéi. Du moins, elle a fait semblant. Elle est incapable de se plier à un ordre, fût-ce celui d'un général qui vient d'être nommé commandant de toutes les forces de la rive droite. Elle a quitté, à regret, la barricade Peyronnet, construite près de la maison où

Dombrowski a établi son état-major. Mais, au lieu d'aller dormir, elle a fait quelques pas dans la nuit qui croule sous les obus de l'artillerie versaillaise. Louise n'a pas peur. Elle n'a jamais peur.

Elle a l'idée d'entrer dans le temple protestant abandonné et là – merveille! – un orgue. Un orgue pas trop abîmé, à peine deux ou trois notes cassées. Elle n'a pas réfléchi, elle est déjà en train de jouer, elle improvise. Quelle plénitude, quelle puissance! Elle se sent transportée d'allégresse. Ce bonheur, demain, tous le connaîtront. Louise Michel oublie que les défenseurs de la Commune reculent pied à pied avec l'énergie du désespoir. Elle est dans la musique. Elle est dans le rêve. Quand la République égalitaire aura triomphé, tous auront le goût de l'art. C'est aussi important que le pain. Louise fait tonner à pleins tuyaux *La Marseillaise* qui entraînera le peuple dans son ardeur.

La porte s'est ouverte avec fracas. Bruits de bottes sur les dalles. La musicienne s'arrête net. Quatre hommes sont là en uniformes déchirés, rapiécés, et le capitaine des fédérés Lacour, la tête bandée sous son képi.

– Comment! C'est vous qui attirez ainsi les obus ennemis sur la barricade! Je devrais vous faire fusiller!

Louise Michel baisse la tête comme une petite fille prise en faute. Ainsi s'achève son essai d'harmonie universelle sur fond de bombes.

Le lendemain, elle est là, fidèle à son poste derrière la barricade. Elle tire bien. Il faut ménager les cartouches. Ils sont à peine trois mille gardes nationaux fédérés pour soutenir l'assaut de dix mille soldats de métier.

On entend les balles grêler sans interruption à travers les branches du parc de Neuilly.

– On croirait un orage d'été, dit Louise à ses compa-

gnons qui se soucient peu de ses comparaisons bucoliques.

Elle tire pendant une heure. Deux. Puis elle quitte la barricade. Elle juge qu'il y a plus urgent encore. Ce sont les blessés qu'elle entend râler derrière elle et qui s'entassent, affreusement mutilés. Elle court à l'ambulance volante qu'elle a organisée avec des femmes : Mariani Fernandez, madame Dauguet, Béatrix Excoffon, d'autres encore...

– Oh, mon Dieu, celui-là, transportez-le doucement.

L'homme a les bras arrachés jusque derrière le dos, laissant l'omoplate à découvert. Sur le brancard, il a encore le cran de crier :

– Vive la Commune!

– Vous êtes un brave, dit Louise. Vous guérirez. Courage.

Elle lui donne à boire, doucement, dans une boîte à cartouches. C'est tout ce qui leur reste. Un autre a la mâchoire emportée. Un très jeune, presque un enfant, a la poitrine trouée, il respire encore. Les femmes font des pansements, avec de la charpie que des gens leur ont donnée au passage. Puis, il faut évacuer les blessés vers les hôpitaux. C'est dangereux : les versaillais visent particulièrement les ambulances...

– Pas possible, gueule Marie-Delphine Dupré, une grosse femme à la jupe en haillons. Celui-là, c'est un versaillais. Comment que t'es arrivé là, assassin?

Le blessé fixe les femmes – dans ses yeux passe la terreur –, souffre en silence.

– Tu sais que tes pareils égorgent les nôtres, prisonniers ou mourants, renchérit la cantinière. Tu vas y passer. Recommande ton âme à Dieu, calotin, il est de ton côté.

– Pas question, intervient la citoyenne Michel, d'une voix douce mais ferme. On le soigne comme les autres.

Louise a de l'ascendant, on l'écoute. On panse le blessé qui s'est évanoui, d'émotion, de douleur. Quinze

jours plus tard, il sera éventré par les vainqueurs qui achèveront les blessés par centaines.

Quand Louise revient prendre son poste à la barricade, les soldats de Foutriquet se sont encore rapprochés; elle peut les entendre parler. Elle vise. Tire. Résiste bien au recul qui meurtrit l'épaule. Un homme tombe. Elle fait un mouvement brusque pour recharger son fusil et son corsage se déchire dans le dos. Elle trouve, dans sa poche, une épingle de nourrice et demande à Victorine Louvet, qui est près d'elle :

– Aide-moi donc. Ça me rappellera mon enfance, ma robe était toujours pleine de déchirures retenues par des épingles...

Elles rient toutes les deux, tandis que la jeune Victorine répare l'accroc de son mieux. Puis elle remonte son opulente chevelure châtain tendre qui déborde de son képi et boucle autour de son beau visage de madone. Elle s'est attifée d'un uniforme hautement fantaisiste, moitié zouave, moitié lignard. C'est une ancienne élève de Louise.

Six ans plus tôt, elle l'a emmenée passer quelques jours de vacances dans son village natal de Haute-Marne. La jeune fille avait seize ans. Elle a pu voir le château d'enfance de sa maîtresse d'école, la vigne que sa mère a plantée. Un soir, à travers la forêt, elles ont été suivies, longtemps, par un loup : on voyait ses yeux jaunes dans la nuit, on entendait son trot régulier. Victorine a épousé le blanquiste Eudes qui est devenu général de la Commune. Cela n'a fait que renforcer la complicité des deux femmes : ensemble, elles feront une société de justice, de lumière...

Mais il n'est plus temps de rêver. Maintenant, l'ennemi est là, tout proche, menaçant, déterminé à écraser la révolte. Il envoie des balles explosives, des balles « mâchées », qui font des plaies inguérissables.

– Les salauds, crie un garde national, leurs projectiles seraient bons pour la chasse aux éléphants!

Victorine prend le temps de viser, calmement. Riposte.

– Tu ne tires pas mal, reconnaît Louise. Tu es une bonne élève...

Mais son sourire se fige, ses yeux deviennent durs. Elle a aperçu un petit chat blotti dans un trou du mur jouxtant la barricade. Les balles pleuvent autour de lui.

– Arrêtez de tirer, citoyens, je vais le chercher, crie-t-elle.

– Mais qui? quoi?

– Le chaton, vous voyez bien. Il va se faire tuer!

– C'est vous qui allez vous faire tuer, citoyenne. Et nous avec. Vous êtes folle!

Mais quand il s'agit de sauver, Louise est capable de tout. Elle réussit à se dégager des mains des fédérés qui essaient de la retenir de force et elle s'élance. Elle grimpe au sommet de la barricade, légère dans ses gros godillots. Tous retiennent leur souffle. Du moins, du côté de la Commune. Car les versaillais en profitent pour déverser leurs projectiles. Louise attrape le chat qui miaule de plus belle, repasse au sommet de la barricade dans une dégringolade de balles, et saute à terre. Elle n'a pas une éraflure. Elle embrasse le chat sur le nez, le gratte entre les oreilles.

– Il est beau, hein! On va l'adopter, ce sera notre mascotte.

Le plus fort, c'est que les combattants ont bel et bien recueilli le chaton...

Quand on lui rapporte l'anecdote, le général Dombrowski est bien obligé de se mettre en colère. Il garde habituellement un calme stoïque. Mais l'armée de la Commune est d'une indiscipline totale et il sent bien que c'est ce qui la perd.

– Encore cette écervelée! gronde-t-il. Convoquez-la-moi tout de suite, avant que je ne la renvoie à ses travaux d'aiguille...

Louise se trouve en face d'un jeune homme très élé-

gant, ses fines moustaches bien pommadées tiennent à l'horizontale; sous sa capote militaire, il porte un gilet rayé et une épingle de cravate en or garnie d'un saphir.

– Eh bien, attaque-t-il, avec un fort accent polonais, vous mettez en péril la vie de mes hommes pour un chat! Quelle raison trouvez-vous à ce manquement grave?

Elle sait qu'elle est devant le meilleur général de la Commune, sans doute. Elle soutient sans ciller l'éclat de son intelligent regard bleu et prononce doucement :

– J'avais une bonne raison, commandant, ce chaton m'appelait.

– Vous ne voyez pas le danger?

– Je n'y songe même pas. Je suis saisie par la poésie de l'inconnu.

Tandis qu'elle parle, l'aide de camp de Dombrowski glisse sur son bureau une page du *Journal Officiel* du 10 avril et lui désigne un passage : « Dans les rangs du 61e bataillon de Montmartre, combat une femme énergique qui a tué plusieurs gendarmes et gardiens de la paix. » L'article est signé Clemenceau. Le nom de la femme est cité : Louise Michel.

Dombrowski relève la tête, caresse sa barbiche blonde :

– On m'a rapporté que vous étiez d'une incroyable bravoure et d'une infatigable bonté.

– Est-ce de la bravoure quand, les yeux charmés, je regarde le fort d'Issy, tout blanc dans l'ombre, avec les dents rouges des mitrailleuses à l'horizon? C'est beau, c'est tout.

L'âme slave du général est touchée par le romantisme de ce grand diable de femme qui se tient devant lui, toute droite, avec son visage taillé à la serpe, sans grâce et son regard sombre presque flamboyant.

– Puis-je vous être utile?

– Oui, répond-elle, immédiatement efficace, il faut établir une ambulance au château de la Muette.

Dans sa petite chambre parisienne, le correspondant du *Times* écrit à la lueur d'une mèche trempée dans l'huile. Ses bottines de cuir fin sont maculées de boue car, pour faire son métier avec conscience, il les a traînées toute la journée dans les quartiers les plus chauds. Il conclut son article par cette phrase : « Si la nation française ne se composait que de femmes, quelle terrible nation ce serait. »

III

La nuit est tout à fait tombée. On a allumé les réverbères dans la rue. Cela rend presque inutile ma bougie, car la lumière pénètre par la fenêtre sans rideaux.

C'est magnifique, ce progrès! Cela fait plus de dix ans, maintenant, que l'on a installé six cents réverbères électriques dans Levallois. Ça ne fume pas, ça ne fait pas de suie. Et je suis sûre que c'est seulement le début...

Dans l'ère nouvelle qui vient, l'électricité portera les navires aériens par-dessus les glaces des pôles, on pourra assister aux nuits de six mois sous la frange rouge des aurores polaires... Dans l'ère nouvelle, les navires sous-marins, explorant le fond de l'océan, mettront à découvert des continents disparus...

Voilà que je m'exalte encore, je suis toujours attirée par l'avenir.

Je vais tenter de me discipliner, j'écris mes mémoires, commençons par mon enfance. En effet, c'est en remontant jusqu'au berceau, qu'on trouve la source vive des fleuves qui emportent la vie. Comme la graine contient l'arbre, toute vie, à son début, contient ce que l'être deviendra malgré tout.

Si je suis devenue révolutionnaire, c'est qu'il devait en être ainsi. Le vent qui soufflait dans le château en ruine de mon enfance, les vieillards qui m'ont élevée,

les bribes de science braconnées un peu partout, tout cela devait m'ouvrir l'oreille à toutes les harmonies, l'esprit à toutes les lueurs, le cœur à l'amour et à la haine; tout s'est confondu en un seul chant, un seul rêve, un seul amour : la Révolution.

Un de mes premiers souvenirs se présente sous mes yeux comme un tableau animé.

C'est dimanche. Une petite fille est prête pour aller à la messe. Les manches de sa robe, resserrées en haut par des nids-d'abeilles, s'évasent en corolle jusqu'aux poignets. Dans sa main gantée de mitaines, elle tient une aumônière de perles, pleine des sous qu'elle donnera aux pauvres. Ses cheveux noirs, pour une fois, sont sagement retenus par un ruban, du même bleu pâle que sa robe. Une fine couronne d'œillets blancs ceint son large front. Elle vibre d'impatience. C'est la fête de la Vierge et elle sera en tête de la procession. Déjà, elle chante à voix basse le Regina Caeli qui, dans sa tendresse écrasante, l'emporte vers la pureté et l'idéal célestes.

Tout à coup, un violent tapage vient briser le souffle de son rêve. Du côté des cuisines, éclatent des jurons d'homme, des gloussements de volailles, des exclamations féminines, des battements de plumes.

L'enfant, figée, terrifiée – le chant lui rentrant dans la gorge – voit venir vers elle une oie décapitée; une belle oie, dont le plumage blanc se teinte de sang; une oie au cou dressé, raide avec la plaie rouge où la tête manque; une oie marchant comme ivre, qui vient s'abattre au bas de la robe à volants de la petite fille.

Un hurlement sort de tout son être agité de tremblements. Elle court, affolée d'horreur, et bute, à l'entrée de la cuisine, sur la tête de l'oie, jetée là, les yeux fermés.

Jamais je n'ai osé dire – même à ma mère chérie – que ce jour-là, j'ai prié Dieu pour l'oie décapitée.

Quelques années plus tard, dans un village voisin, on guillotina un parricide. A l'heure où il devait mourir, la sensation d'atrocité que j'éprouvais pour le supplice de l'homme se mêla au souvenir de l'oie. Et je priai pour le supplicié, sans oser le dire encore.

J'ai un autre souvenir. C'est une image de douleur. Une vieille femme me berçait en me disant :

– Va dormir au cimetière, petiote.

Ces paroles me sont toujours restées sur le cœur comme une malédiction. Malgré tout, j'aime les cimetières. Enfant, j'allais souvent dans le cimetière du petit village de Vroncourt où je suis née. J'y restais tard le soir et il fallait que je me fasse violence pour m'en arracher. Je ne sais pas pourquoi, cette fraîcheur de mort me faisait du bien.

Pourquoi cette vieille me disait-elle d'aller dormir au cimetière? Oh, je m'en doute, je suis ce qu'on appelle une bâtarde, elle pensait que j'étais de trop sur la terre. Pourtant, ceux qui m'ont fait le mauvais présent de la vie étaient libres, ils s'aimaient, et aucun des misérables contes faits sur ma naissance n'est vrai.

Je suis née le 29 mai 1830 au château de Vroncourt-la-Côte, de Marianne Michel, servante, et de « père inconnu ». Nulle part, je ne vis si longue saison des frimas que dans ma Haute-Marne natale ; jamais je n'ai senti, à part dans les mers polaires, un froid plus âpre. Aujourd'hui, j'aimerais poser mon front sur les pierres glacées du château pour me rafraîchir. Mais il n'existe plus. A l'époque de ma naissance déjà, c'était presque une ruine. Il n'y avait aucune fenêtre au sud. Dans le pays, on l'appelait souvent le tombeau.

Pourtant, cette Maison-Forte fut longtemps un séjour de paix. Mes grands-parents, Charles-Étienne et Charlotte Demahis détestaient les mondanités et menaient une vie de patriarches. Il étaient artistes,

enthousiastes de peinture, de poésie, de musique et ils élevaient eux-mêmes leurs enfants. Ma grand-mère se dévoua à leur éducation comme elle s'est, plus tard, dévouée à la mienne.

Elle avait recueilli la fille d'une pauvre veuve, son fils l'aima, puis l'abandonna, elle et son enfant. C'était ma mère. Tout le monde nous repoussait mais, malgré leur fils, les deux vieillards nous ont tendu les bras. Il se passa alors des scènes affreuses entre tous les membres de la famille. Moi, j'étais la cause de tout ça, sans même le savoir. Et je me souviens de jeunes filles du village me disant en riant :

– Va-t-en chez ton père ! et riant plus fort parce que je pleurais.

Ma grand-mère me consolait, ou bien pleurait avec moi, ou me chantait de longues romances. Je lui disais :

– A l'heure où sonne l'angélus, où les étoiles brillent, je joins les mains, je récite des Ave Maria et je sens que je m'envole vers le ciel.

– Cela te portera malheur, me répondait-elle, c'est dangereux d'avoir une âme de feu.

Ah, je souffrais déjà. Je souffrais quand la figure sombre de mon père se dressait de temps en temps devant moi, je lui tendais les bras et il me repoussait. On me disait :

– C'est que tu n'es pas assez sage, sinon ton père t'aimerait...

J'éprouvais alors la sensation horrible qu'une chauve-souris me battait de l'aile sur le cœur.

Le pire est une pensée que j'ai tenté d'éloigner de moi toute ma vie, je la vois comme un crime envers ma mère. Cette pensée, je ne l'ai écrite qu'une seule fois, à Hugo, et je lui ai demandé de brûler la lettre. Mais aujourd'hui, le cadavre de ma vie est là, devant moi et je veux le disséquer entièrement. Voilà : mon père soutenait que je n'étais pas sa fille mais sa sœur. Alors,

celui que j'appelais grand-père aurait été mon père. Et les gens du village ne se privaient pas de dire et de répéter dans mon dos, que j'étais la fille de Charles-Étienne Demahis... Non! Ce n'est pas possible! Je ne le crois pas!

Ces pensées que je ne puis démêler me déchirent, il me semble que mon front se brise pour les laisser s'envoler.

Douleur, cruauté : mon père vint un jour au château avec un notaire, c'était pour se marier avec une autre femme que ma mère. Je montai dans la tourelle m'enfermer dans la petite chambre grillagée où je suis venue au monde. Je tombai à genoux, je pleurai longuement et je priai de tout mon cœur : je demandais à Dieu de donner à mon père des enfants qui l'aiment comme je l'aurais aimé....

Mon grand-père me racontait des histoires de brigands, aux veillées. Et la chouannerie. Et les révoltes des Jacques et des communiers du Moyen Age, celle des Bagaudes qui mouraient dans leur tour en flammes. Il y avait les grands chefs de bande qui prenaient aux riches seigneurs des manoirs pour donner aux misérables gueux des chaumières. Et puis Saint-Just. Les grandes figures des révoltés ont hanté ma pensée d'enfant!

L'été, j'allais souvent près de l'étang et je restais bien tard, assise dans un bouquet de saules. Beaucoup de mes premiers vers ont été griffonnés là, aux rayons de la lune. Car j'étais poète, déjà, à cette époque. Comment ne le serais-je pas devenue dans ce paysage qui met à nu la corde noire qui vibre au fond de la nature?

« Je n'ai jamais franchi nos paisibles villages
Et cependant mon front est avide d'orages

Seigneur, Seigneur, mon Dieu, livre mon aile au vent. »

– Arrêtez! Arrêtez, petits assassins!

Louise s'égosillait, mais ils n'entendaient pas. Sales mouflets. Ils étaient bien trop occupés à torturer le chiot nouveau-né, à peine sorti du chaud de sa mère. Ils ne sentaient même pas la bise glaciale qui passait au travers des trous de leurs blouses et de leurs tricots et tenaillait leur chair. Ils trouvaient si drôle d'écarteler le bébé chien sur les cailloux pointus de la cour de la ferme. Ils s'acharnaient sur cette boule de vie. Ils sentaient peut-être confusément, qu'à leur naissance, ils ne valaient pas beaucoup plus et qu'on se serait bien passé de leur charge...

Et Louise, la grande Louise, avait entendu les plaintes du chiot. Des plaintes ténues mais déchirantes. Elle courait comme une forcenée sur le chemin de terre et ses galoches cognaient contre les pierres gelées. Son fichu avait glissé de sa tête et sa tignasse brune, toujours mal peignée, s'ébouriffait encore plus. Sa robe de laine, trop courte pour ses neuf ans, ne protégeait pas bien ses jambes osseuses. Dans la course, une de ses chaussettes était venue se tire-bouchonner contre sa galoche; le froid plaquait des marbrures rouges et bleues sur sa peau. Elle s'en fichait bien. Une seule chose comptait : sauver un être en danger de mort.

Quand elle déboula en ouragan dans la cour, devant les quatre gamins interdits, la petite bête était inanimée dans leurs mains. Prise de rage, elle se jeta sur eux, les bouscula sans ménagement et leur arracha le chiot.

En le serrant contre sa poitrine, elle sentit tout de suite que son cœur battait faiblement. Il était vivant! Évidemment, les mioches, culbutés sur la terre gelée, piaillaient à qui mieux mieux. Le plus grand, à peine âgé de cinq ans, couinait de toute sa force :

– Man... secours!

La mère apparut sur le pas de la maison basse, le ventre plein d'un cinquième enfant, prête à défendre sa progéniture. Dès qu'elle vit la fille maigre, à la cape retenue par une épingle de nourrice, elle leva les épaules et grommela :

– J'aurais dû m'en douter, c'est encore la Louise!

Puis, haussant le ton et la menaçant avec la cuiller à pot qu'elle tenait à la main :

– Toujours à te mêler de ce qui te regarde pas, hein! Si t'avais un père, il te corrigerait, va...

Louise lança à la paysanne un regard furieux et s'avança d'un pas, comme pour la défier. Elle rit insolemment, tourna les talons.

Elle serra le bébé chien dans sa cape – retenant sa fougue pour ne pas l'écraser – et, caressant le pelage, mouillé, taché de sang au ventre, elle marcha à grandes enjambées vers la vieille forteresse aux quatre tours carrées qui abritait son enfance.

Marianne sursauta. La porte de la buanderie s'était ouverte brutalement. Louise se jeta dans ses bras. En larmes. Marianne n'eut pas le temps d'essuyer ses mains trempées d'eau savonneuse. Elle étreignit sa fille chérie, laissant des traînées de mousse blanche sur la cape et les cheveux noirs.

– Maman! C'est injuste! Ils ont supplicié le chiot...

– Eh bien je vois que tu l'as sauvé, ma petite fille. C'est une bonne action.

– Oui. Je le leur ai arraché. Mais, toute cette souffrance...

Marianne, de sa voix suave, apaisante, de son sourire lumineux de blonde, tenta de la calmer :

– Quoi? Tu ne veux pas sauver le monde entier, non?

Louise s'arrêta subitement de pleurer. Sans lâcher le

chiot qui couinait faiblement et, de l'autre main, le tablier bleu sur la hanche de sa mère, elle la regarda droit dans les yeux et, d'une voix lente, comme si elle prononçait un serment, elle dit :

– Mais si, maman, justement, je veux sauver le monde.

Marianne Michel a tressailli. Elle a resserré ses bras autour des épaules de sa fille. Quand sa petite parlait ainsi, elle prenait peur. Où Louise allait-elle chercher des idées pareilles? Sauver le monde! Et puis quoi encore! Pourquoi était-elle si véhémente? Comment pouvait-elle être si audacieuse? Sa fille. La fille d'une servante. Mon Dieu! si elle se mettait des idées comme ça en tête, des folies, elle allait s'exposer à des dangers. Elle ne savait pas très bien lesquels, Marianne, mais elle savait que chacun devait rester à sa place. Bien honnêtement. Bien proprement. Pour l'heure, elle avait refermé son grand tablier de serge sur son enfant, l'enserrant, la berçant, et le chien, au milieu d'elles, avait dû s'endormir. Louise laissait aller son souffle contre la poitrine de sa mère, s'amollissant aux douces paroles murmurées par Marianne :

– Mon enfant, là, là... mon amour d'enfant...

Et puis, ce qu'elle n'osait pas dire tout haut, ce qu'elle se chantait seulement à l'intérieur d'elle-même : « Mon enfant de l'amour. » Elle ne parvenait pas à croire complètement que Louise était le fruit du péché, comme le lui répétaient sa mère et ses tantes. Cet amour, un péché? Sans doute.

Il faisait chaud, cette nuit-là. Trop chaud. La journée avait été lourde, orageuse. Elle avait quitté sa camisole, n'avait gardé que sa chemise, brodée de pervenches. Ses longs cheveux blonds, bouclés, tombaient sur ses épaules, sur sa gorge, sur le drap. Impossible de dormir. L'air était tout imprégné de l'âcre odeur du blé

coupé. L'homme aussi était chaud, d'un désir pressant, aimant. Oui, aimant, depuis longtemps, depuis toutes les années d'enfance, depuis les jeux dans les charrettes de foin et la sueur des chevaux dans l'écurie.

C'était l'époque des moissons.

Au temps des amandes et des noix, sa robe était devenue trop étroite à la taille. Ce malheur-là... Si ses patrons l'avaient chassée, elle aurait dû quitter la région à jamais...

Quand allait venir le temps des cerises, à travers les tremblements et les douleurs, elle avait eu le bonheur de l'enfantement.

Monsieur et madame Demahis l'avaient gardée, vigilants, généreux et ils élevaient la petite. Grand-père et grand-mère, disait Louise. Alors, ce malheur-là, ce secret, cette honte... Il fallait travailler. Et prier.

Quand son enfant l'avait écartelée en sortant de son ventre, Marianne avait su qu'elle ne vivrait plus que pour elle; elle avait su qu'elle aimait sa fille plus que sa vie.

Elle se baissa, effleura de ses lèvres l'oreille de Louise et murmura doucement, presque imperceptiblement :

– Mon enfant de l'amour.

– Une bâtarde, oui. C'est une bâtarde!

Madame Demahis, habituellement très calme, réagit vivement :

– Agathe, je ne veux pas t'entendre parler ainsi de Louise!

– Mais, ma mère, c'est trop... Vous donnez des leçons de musique à la fille d'une servante!

– C'est la jalousie qui te fait parler, Agathe. Louise est fort douée pour les arts.

Agathe baissa la tête. Cela voulait dire que son fils, Jules, ne l'était pas. Et Jules, lui aussi, était un enfant

naturel. Agathe Demahis avait eu une période bien troublée, bien dissipée, avant de trouver un docteur qui l'épousa dignement... Elle se replongea dans son tricot.

La grand-mère Marguerite Michel osa intervenir. Elle vouait une véritable vénération à la famille Demahis. N'avaient-ils pas recueilli sa fille Marianne lorsqu'elle-même était restée veuve avec ses huit enfants? N'élevaient-ils pas maintenant sa petite-fille comme une marquise? Elle leva son fin visage auréolé d'une coiffe de mousseline blanche délicatement plissée, et dit, d'une voix un peu tremblante :

– Marianne est travailleuse et honnête. C'est une fille droite. Dieu vous bénisse de la garder sous votre toit.

Elle esquissa un signe de croix qui effleura sur sa poitrine le fichu traditionnel. Geste discret; elle savait que ce n'était pas bien vu par les Demahis.

C'est à ce moment que Louise entra en coup de vent. Elle ne s'aperçut même pas qu'on parlait d'elle. Les animaux lui firent un sacré accueil. Les chiennes se jetèrent sur elle, lui léchant les mains et le visage. Les chats, plus réservés, saluèrent son arrivée en étirant une patte ou en ouvrant un œil. Ils étaient tous couchés au plus près de la cheminée.

Il ne faisait pas chaud dans cette immense salle de château. Au mur, les tapisseries vertes, mangées par l'usure ou l'humidité, remuaient, agitées par un courant d'air. Pour que la cheminée tirât bien, il fallait en effet laisser la porte entr'ouverte en toute saison. Et aussi pour que les bêtes soient libres d'entrer et de sortir à leur guise. Toutes, même les souris qui circulaient derrière la tapisserie avec de petits cris rapides, sans s'inquiéter de la présence des chats.

Tout semblait paisible, d'ailleurs, dans cette pièce. Autour de la longue table, les femmes avaient repris leurs travaux. Charlotte Demahis, penchée sur un recueil de gros papier cartonné rouge, écrivait en vers

les derniers événements de la famille. Marguerite Michel festonnait de très jolis jours sur les draps du trousseau de Louise. Charles-Étienne Demahis, les cheveux coquettement retenus par un catogan de velours noir, était plongé dans un livre. Frileux, assis tout près du feu, il était enveloppé dans une grande houppelande de flanelle blanche et chaussé de sabots garnis de panoufle en peau de mouton. Louise se dirigea d'abord vers lui :

– Regardez, grand-père. Voilà un nourrisson que j'ai arraché à ses bourreaux...

Elle tenait triomphalement le chiot, inerte, épuisé sans doute. Le grand-père sourit, ses yeux avaient gardé la flamme volontiers ironique de la jeunesse.

– Que d'emportement, mon enfant! Il faudra que tous nos hôtes l'acceptent et lui fassent une place. Nous vivons dans une société ouverte, ici.

Déjà, les femmes s'étaient précipitées, attendries par la faiblesse de ce jeune être à protéger. Elles bourrèrent une corbeille de vieux tricots et commencèrent à désaltérer le chiot de lait tiède, cuillerée par cuillerée. Elles avaient déjà nourri ainsi des lièvres que Louise avait un jour dénichés, pleurant leur mère morte, blottis au pied d'un chêne.

Rassurée sur le sort de son protégé, Louise vint s'asseoir carrément sur les sabots de son grand-père, se blottissant presque dans la cendre avec les chats et les chiens. Il caressa ses cheveux ébouriffés :

– C'est amusant, mon enfant. J'étais justement en train de lire ces phrases de Jean-Jacques Rousseau. Écoutez : « Voit-on dans une rue ou sur un chemin, quelque acte d'injustice; à l'instant, un mouvement de colère et d'indignation s'élève du fond du cœur et nous porte à prendre la défense de l'opprimé. »

Depuis qu'elle était toute petite, depuis que sa grand-mère lui avait appris à lire en lui montrant les lettres avec son aiguille à tricoter, Louise se passionnait pour

les poètes et les philosophes, dont Charles-Étienne abreuvait son esprit précoce.

Dans la grande nuit d'hiver qui commençait à envelopper la salle, elle se rapprocha encore de son aïeul pour profiter de sa lecture de « L'Émile » :

« Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions... »

Deux larmes coulaient sur les joues de Louise. Elle les laissait descendre, heureuse. Une forte émotion dilatait sa poitrine. Elle le voyait venir, ce siècle des révolutions, elle voyait se lever le nouveau monde, celui dans lequel il n'y aurait plus ni souffrances, ni injustices...

Dans son lit, Louise écouta longtemps le vent souffler en tempête. Elle n'avait pas sommeil. Elle défit machinalement une des papillotes que sa mère lui avait faites, comme chaque soir, avec un petit bout de tissu, dans l'espoir que ses cheveux rebelles accepteraient de friser...

La lune était pleine, sa lumière tombait sur le lit. Elle se redressa sur ses oreillers, prit une plume et écrivit :

« O mon rêve est bien grand et je suis bien petite
Destin, qu'en feras-tu de mon rêve géant? »

Elle s'allongea et resta les yeux grands ouverts sur cet infini. Une énorme espérance l'habitait. Elle ne savait pas bien laquelle. Comment la nommer? Une tension fiévreuse, merveilleuse, vers un ailleurs. Etait-ce vers un au-delà?

Sa mère, sa Marianne adorée, et sa grand-mère Marguerite lui avaient appris à prier un Dieu qu'il fallait

craindre. Était-ce Dieu qui la gonflait d'un vague et fort espoir? Mais, craindre quelqu'un, ça ne convenait pas à son tempérament. Elle n'avait jamais baissé les yeux devant personne et ne les baisserait jamais. Jamais!

Elle se redressa, de nouveau, dans sa chemise de nuit blanche brodée de myosotis par les mains vénérées de Marianne, reprit son carnet et écrivit :

« Mère, pourquoi frémir quand je te dis mon rêve?
Moi, je vois je ne sais quel mirage lointain
Je suis tout en orage et rien ne m'inquiète.... »

Elle resta une partie de la nuit à écouter les loups hurler à la mort, dans la cour de la Maison-Forte. Les premiers grands froids les avaient chassés de la forêt et ils étaient passés par la brèche du vieux mur que personne ne songeait à réparer. Les chiens leur répondaient de l'intérieur. Les rafales de vent étaient de plus en plus fortes. Dans la plaine, elles tordaient les arbres sans merci.

Louise aimait ce concert d'éléments et de bêtes déchaînées. Elle finit par s'endormir, serrant le chiot, tout calme et tout chaud, blotti dans la tendresse de son corps.

IV

Dans la première jeunesse de ma tante Victoire, la sœur de ma mère, des missionnaires prêchant dans la région avaient laissé un fanatisme religieux qui entraînait bien des jeunes filles au couvent. Ma tante fut du nombre mais, après avoir été novice, sa santé brisée par des jeûnes la força à revenir.

Elle habita alors près de nous, à Vroncourt. Jamais je ne vis de propagandiste de la foi plus ardente que ma tante. Elle avait pris du christianisme tout ce qui peut entraîner : les hymnes sombres, les visites le soir aux églises noyées d'ombre, les vies des vierges qui font songer aux druidesses, aux vestales, aux walkyries. Je fus entraînée dans ce mysticisme. Ceux qui ont chanté dans la pénombre des églises, aux lueurs pâles des cierges, où l'orgue roule ses flots d'ondes sonores qui vous emportent dans d'âpres nuages d'encens, ceux-là savent qu'à ces heures, il semble que la voix bat des ailes en montant, qu'elle n'est plus dans votre poitrine, et que, vous-même, vous l'écoutez.

Comme, plus tard, le son du tambour, les orgues houleuses de la grand-messe remuaient mon sens de la mise en scène artistique. Étrange impression que je ressens encore. J'écoutais à la fois ma tante catholique exaltée et mes grands-parents voltairiens. Je cher-

chais, émue par des rêves troublants. Ainsi l'aiguille cherche-t-elle le nord, affolée, dans les cyclones.

Le nord, c'était la Révolution. Si un être quelconque avait inventé la vie, à quelle horrible chaîne on lui devrait d'être attaché! La Providence est un mot bien commode et bien vide de sens, et l'œuvre de cette toute-puissance serait affreusement criminelle. Il serait monstreux, ce Dieu éternellement bourreau qui, pouvant mettre partout la justice, laisserait le monde se débattre à jamais dans tous les désespoirs, dans toutes les horreurs.

J'ai fait tiédir un peu de lait pour ma vieille Finette qui, depuis cinq jours, n'arrive pas à mettre bas. Elle doit avoir bien mal, elle miaule faiblement, on croirait un bébé. Ça me fait beaucoup de peine. Elle s'est laissé masser le ventre.

Pendant ce temps, Raton le gros chat borgne, à l'oreille fendue dans les combats, est venu se rouler sur mon manuscrit. Il a effacé les lignes, là où l'encre n'était pas sèche. Ça le fâche que je ne m'occupe pas de lui. Bah! ça ne fait rien. Peut-être les premières années de ma vie, si calmes d'événements, si tourmentées de songes, sont-elles trop puériles pour être racontées.

Je croyais aller rapidement, mais je me laisse aller aux souvenirs. En les remuant, je retourne le poignard dans la plaie, cela fait du bien. Si le livre est trop long, on sautera des feuillets!

Marianne se redressa, son greffoir à la main. C'était l'heure chaude, trop chaude, où la vue se brouille, où une buée monte du sol, où la terre se craquelle, béante de soif. Du poignet, la jeune femme essuya la sueur qui coulait sur son visage. Elle avait choisi cette heure-là, où chacun se reposait à l'ombre des grands murs de la Maison-Forte, pour venir soigner sa vigne. Ainsi, elle ne

prenait pas sur le temps qu'elle devait à ses maîtres. Elle s'en serait voulu de leur dérober la moindre minute. Pour leur prouver sa reconnaissance, elle n'aurait pas trop de toute sa vie de labeur. Eux qui élevaient son enfant comme une princesse...

Princesse sans nom et sans dot. Marianne était pensive. Comment pouvaient-ils éduquer sa fille loin de la religion de Notre Seigneur? Heureusement, elle était là pour lui faire réciter ses prières, à genoux au pied de son lit, pour lui expliquer que Dieu, dans Son incommensurable bonté, pouvait pardonner le péché de sa naissance, pourvu qu'elle soit pieuse et obéissante. La voie du bien était toute tracée pour sa Louise. Pourquoi fallait-il, hélas, que monsieur et madame Demahis la détournent des choses saintes, en lui mettant dans la tête des idées qui n'étaient ni de son âge, ni de sa condition?

La jeune femme était en nage, ses boucles dorées collaient à son front, à sa nuque. Jeune fille, elle avait aimé peigner longuement sa lumineuse chevelure, elle avait aimé se regarder dans la glace. Elle n'aurait peut-être pas dû. Maintenant, les gens disaient, en désignant Louise :

– Il n'est pas possible que ce vilain enfant soit de vous!

Cela la froissait mais Louise en riait. Marianne enlevait des morceaux d'écorce. Ce serait la première récolte depuis qu'elle avait planté cette vigne, il y avait quatre ans. L'effort soulevait sa poitrine. Elle travaillait sans s'arrêter, sans se plaindre. La vigne et le petit bois qui la jouxtait n'étaient-ils pas les seuls biens de Louise? Que pouvait espérer une enfant illégitime?

Marianne se faisait du souci. Les Demahis donnaient à Louise une éducation de demoiselle, mais il faudrait bien qu'elle trouve un métier. Cuisinière, peut-être. Ou repasseuse. Quelque chose de sûr, enfin, dont on aurait toujours besoin. Mais à quoi cela pourrait-il bien lui